

QUATRIEME CHRONIQUE

LE 8 MAI, tous les ans, une inexorable fatalité précipite sur le pavé d'Orléans des généraux et des archevêques, des gymnastes et des conseillers municipaux pêle-mêle. Etroitement surveillés par une double rangée de soldats en armes, ces malheureux, auxquels tout espoir de fuite est interdit, traînent deux heures durant sur les pavés disjoints leurs uniformes de gala, leurs robes rehaussées d'hermine. Quel prestige résisterait à pareille épreuve ? La foule voit défiler ses maîtres, le crâne jaune de sueur, le col ramolli, les pieds lourd et meurtris ; elle goûte des joies primitives, celles-là même du jeu de massacre où les époux trompés et les plaideurs déçus assouvissent d'anciennes rancunes sur la mariée et le juge en carton-pâte.

Par ces jours de collège traditionnel, tandis qu'Orléans, machinalement pavoisé, regarde pas-

ser des députés mélancoliques et des prélats résignés, la calvitie d'un Premier Président ou la démarche en canard d'un général de brigade suffisent à ruiner pour jamais la Majesté de la Justice et celle de l'Armée. On se montre du doigt avec une férocité vengeresse tel de ces augures dont le plastron bouffe ou qui n'a pas suffisamment remonté ses bretelles. Infimes misères d'une humanité quotidienne ! Mais allez donc demander à ces populations de vénérer les Lois et l'Autorité... C'est une bien grande imprudence que d'ouvrir la cage aux poulets sacrés et de les lâcher dans la rue. Pecus respecte peu ce qu'il a vu de trop près.

J'entends bien qu'à ce spectacle la foule s'instruit. Pour avoir côtoyé dans ce défilé trop annuel les conseillers de la Cour d'Appel en robe rouge, j'ai su de quelles fonctions insignes les revêtait la voix populaire. « C'est les juges » disaient les plus réservés ; mais la plupart voyaient dans ces augustes magistrats les avocats, ou bien la Cour d'Assises, voire la Cour de Cassation. J'ai entendu rue Royale un honnête ouvrier saluer en M. le Premier Président Sa Grandeur l'Évêque de Strasbourg. Restons-en là : vous croiriez — bien à tort — que je veux railler les chefs de la Cité.

Nos fêtes johanniques recèlent il est vrai tant d'autres joies. Elles nous permettent d'admirer presque chaque année avec quelle facilité une

grande ville peut prendre des allures de village en liesse... Lampions multicolores, feux d'artifice, procession, jeux publics, rien qui ne soit au programme des moindres « Pardons » du plus petit bourg breton ; l'imagination des hommes, si féconde en d'autres cas, n'a point renouvelé ces réjouissances...

*

* *

Aprèment discutée dans la lice où s'affrontent les passions historiques et politiques, Jeanne d'Arc a réalisé par ailleurs un miracle littéraire. Je veux dire qu'elle a échappé totalement à la pièce légère, au mélodrame, à l'opérette ; c'est une rare fortune en des temps où nos gloires nationales alimentent le répertoire des théâtres boulevardiers. Phidias avait donné l'exemple — et de quelle manière ! Il n'est pas jusqu'aux bourgeois de Calais, orgueil des anthologies scolaires, qui n'aient fait les frais l'an dernier d'une comédie musicale où leur héroïsme « en chemyse » était impudiquement chansonné : la ville de Calais — parfaitement — protesta en vain. Sentez-vous comme il est admirable que nous n'ayons pas encore vu représenter *La Rosière de Domrémy* ou *J'ai l'air Dunois*, pièce de M. Quinson, musique de Vincent Scotto ?

Il vaut mieux que la Pucelle n'ait eu affaire qu'à Voltaire ou Anatole France, voire à M. Delteil. Aucun de ces grands hommes n'a été tendre pour la Vierge d'Orléans. Shakespeare déjà en avait fait une mégère ; Voltaire fut moins charitable encore ; M. Bergeret ne voyait guère en elle qu'une cantinière sympathique, une Madelon d'élite ; M. Joseph Delteil écrit, paraît-il, qu'elle aimait fort le « pinard ». Mais aucun de ces écrivains bien élevés n'a pensé la mettre sur un air de *fox-trot*. Que personne ne l'ait osé en dehors d'eux, cela n'a l'air de rien. C'est énorme. C'est en cette immunité que se montre le mieux peut-être sa sainteté littéraire.

On ne touche pas à Jeanne d'Arc. Elle ne peut souffrir aucune promiscuité. En voulez-vous l'exemple simple et touchant ? Orléans a élu cette année des reines de quartier. Après que leur beauté eut triomphé dans des arrière-boutiques où semblait revivre l'antique marché aux esclaves, ces demoiselles ont figuré dans la retraite aux flambeaux du 29 avril. Elles s'en furent déposer des fleurs devant le cheval de la Pucelle. Or j'ai vu un président de Comité — le meilleur homme du monde au demeurant — sincèrement indigné : « C'est honteux, m'a-t-il dit, Jeanne d'Arc n'a rien à voir avec les reines... Il ne faut pas la mêler à ces choses là... ». Son menton en tremblait dans son faux-col et l'idée de cette profanation lui empourprait les joues.

Tout le culte populaire pour la Sainte de la Patrie se révèle en ce propos. Les historiens trop peu galants en ont été pour leurs frais. Et que pourraient, je vous le demande, Shakespeare, Voltaire et France contre l'éloquence unique des retraites militaires et des feux d'artifice multicolores ?